

LA FOLIE DU PAWEOGO OU DE LA RAN :
CONSEQUENCE D'UN ECHEC ECONOMIQUE ?

GO Issouf*

RESUME

Les premières oeuvres de la littérature africaine qui ont abordé le thème de la folie ont surtout insisté sur son origine culturelle ou politique. La folie ne pourrait-elle pas avoir aussi une origine économique, surtout que de plus en plus, les problèmes de développement envahissent la littérature africaine, et tendent à en devenir un trait dominant ? En examinant la folie de Tinga dans *Le retour au village* de KOLLIN (1978) on se rend compte que ce cas répond positivement à cette question. C'est la misère qui est aux troussees de Tinga dans sa folle course de va-et-vient incessant : qu'il parte à l'aventure ou qu'il retourne au village, il rencontre partout la misère. Il s'agit bel et bien ici d'une folie économique.

MOTS CLES : Folie, émigration, banditisme.

PAWEOGO'S MADNESS OR MADNESS OF RAN :
CONSEQUENCE OF AN ECONOMIC DEFEAT ?

ABSTRACT

The first works on African literature on the theme of madness put a special emphasis on its cultural and political origins. But could madness not also have an economic origin, especially since more and more problems of development are becoming the subject and are tending to become a dominant feature of African literature ? An examination of the madness of Tinga in Kollin Noaga's *Return to the village* shows that this case is a positive answer to this question. It is misery which is on the heels of Tinga in his incessant mad race up and down : whether he goes away on adventure or returns to the village, he is confronted by misery everywhere. Here is certainly an example of economic madness.

KEY-WORDS : madness, emigration, banditism.

* Université de Ouagadougou, Département de Lettres Modernes
03 BP 7021 OUAGADOUGOU 03 - Burkina Faso

INTRODUCTION

L'importance de la folie dans le roman africain relève de la fonction idéologique que fait jouer l'auteur par le personnage du fou. Dans *l'Aventure ambiguë* de KANE (1961) le fou joue à la fois une fonction culturelle et religieuse. Le fou qui n'a pas d'autre nom dans le roman que le sobriquet qu'on lui a donné depuis son retour d'Europe, est un Diallobé qui a participé à la Seconde Guerre Mondiale. Sa folie provient sans doute du traumatisme causé par les horreurs de la guerre, mais aussi du choc culturel où il a été précipité sans préparation aucune. L'apparat vestimentaire du fou dans ce roman est insolite et ridicule. Le fait de porter à la fois un vêtement africain et européen, on nous dit que le fou est habillé en même temps d'une redingote et d'une djellabah, révèle la culture mal assimilée, le traumatisme du choc culturel chez cet Africain, d'une nature étrange en mal de n'être pas deux, comme le dit l'auteur. Ce fou est aussi un justicier de Dieu : il tue Samba Diallo le héros du roman, parce que celui-ci refuse de prier.

Dans le conte intitulé *Sarzan* de DIOP (1961) le fou est également un acculturé. Thiémokho Keïta est un tirailleur sénégalais que la guerre a également amené en Europe. Après avoir reçu une mission prométhéenne, celle d'aller civiliser les siens qui sont restés dans "leurs manières de sauvage", l'ancien combattant revient au bercail pour s'atteler activement à l'accomplissement de sa mission.

Mais une année après son retour, Keïta devient fou. C'est alors que le fou regretta d'avoir profané les dieux africains et traité ses frères de sauvages. Comme pour se rattraper, l'aliéné culturel chante à tout bout de champ, les valeurs inaliénables de la culture africaine à travers un poème de sa composition :

*"Ecoute plus souvent
Les choses que les êtres
La voix du feu s'entend
Entends la voix de l'eau..."*

Comme le précédent cas, il s'agit d'une folie causée par le choc culturel, et Keïta apparaît comme une victime punie par les dieux qu'il a profanés.

Dans le *Devoir de violence* de YAMBO (1968) la folie de Bourèmi est une conséquence de la tyrannie de Saïf Ben Isaac El Heït. La folie est un moyen pour ce personnage de dénoncer les exactions politiques de Saïf. On rencontre ce même type de fou du roi dans *les Vertiges du trône* de ILBOUDO (1990) où GOM Naba face à l'autoritarisme et au pouvoir anti-démocratique des politiciens en armes est seul à pouvoir dire tout haut ce que tout le monde murmure tout bas.

Folie d'origine culturelle dans *l'Aventure ambiguë* de KANE (1961) et dans *Sarzan* de DIOP (1961), d'origine politique dans le *Devoir de violence* de YAMBO (1968) et dans *les vertiges du trône* de ILBOUDO (1990), la folie ne pourrait-elle pas aussi avoir une origine économique ? C'est à cette question que nous tenterons de répondre en examinant la folie de Tinga dans *le Retour au village* de KOLLIN (1978) communément appelée la folie du pawéogo ou la folie de la R.A.N., parce que la plupart des malades sont des émigrés burkinabè débarqués du train, qui sont aussitôt dirigés au

centre psychiatrique de Bobo-Dioulasso. Selon les données hospitalières, ces cas présentent beaucoup de similitudes : le Docteur SANOU (1980) dit que "le début de la maladie apparaît presque toujours brutal. Un grand pourcentage des patients commencent à s'agiter et à délirer dans le train"¹.

Selon les exemples donnés par le Docteur SANOU (1980), beaucoup de malades parlent de vol d'argent : ils accusent habituellement leur entourage, parents, voisins ou compagnons de voyage, d'avoir détourné ou volé leur argent.

De nombreux auteurs se sont penchés sur cette émigration des Burkinabè en Côte-d'Ivoire et certains ont trouvé des causes telles que le besoin de liberté, d'aventure... OUEDRAOGO O. D. cité par le Docteur SANOU (1980) leur donne une réponse ironique.

"Si l'émigration, écrit cet auteur, devait donner une importance exclusive au besoin d'évasion et d'aventure, on ne comprendrait pas que sa direction soit fixée. La réalité est que les villageois vont chercher du travail à l'extérieur ; ils n'ont donc pas le luxe de jouer aux rêveurs devant une nature pittoresque... Il ne s'agit nullement d'un tourisme relaxateur"².

En réalité, ce sont des causes économiques qui poussent les émigrés à quitter leur village, ainsi que cela transparait à travers leurs délires ci-dessus. L'émigré burkinabè en quittant son village pour aller chercher fortune en Côte-d'Ivoire rompt la chaîne de la solidarité communautaire. Son départ est senti comme une trahison parce que mettant fin aux multiples services que les jeunes sont appelés à rendre d'une façon ou d'une autre à la communauté villageoise. Mais la communauté tolère ce départ car ne pouvant pas trouver ce dont on a besoin au village, c'est en Côte d'Ivoire qu'il faut aller le chercher.

Les besoins économiques qui poussent le jeune émigré à cette aventure sont multiples : impôts, effets d'habillement, bicyclette, argent de la dot... Le retour du jeune aventurier dans la communauté villageoise est possible pourvu qu'il ramène les objets et tout le nécessaire cités ci-dessus. Mais de plus en plus à cause de la crise économique tous les pawéto n'arrivent pas à remplir le contrat tacite avec leur communauté. Certains choisissent alors la folie comme moyen de réinsertion à la communauté parce que celle-ci, en définitive, représente la vraie sécurité.

C'est cette forme de folie que nous allons essayer de cerner en interrogeant le roman de KOLLIN (1978) à travers les actions posées par Tinga. Notre effort consistera à rechercher la signification des actions menées par le héros ainsi que les motivations psychologiques qui sont à l'origine des faits. Comme le dit TODOROV (1978) :

"On comprendra mieux le récit, si l'on sait que le personnage est un nom, l'action un verbe. Mais on comprend mieux le nom et le verbe en pensant au rôle qu'ils assument dans le récit"³.

A défaut de signes, ce travail étant basé sur la sémiotique, nous nous contenterons d'indices pour interpréter tel ou tel autre comportement du héros.

(1) SANOU Z. (1980), *Migrations voltaïques et pathologie mentale, C.P.B. Bobo-Dioulasso. II p.9.*

(2) *Ibid*, V. p. 3.

(3) TODOROV T. (1978), *Poétique de la prose, Seuil, Paris p. 57.*

Le roman s'articule autour de trois grands mouvements qui sont les trois retours du pawéogo au village. Dans notre étude nous allons d'abord mener la réflexion sur le retour réussi de Tinga qui est en fait un retour modèle pour le pawéogo ; le retour de ce dernier obéit à un certain nombre de règles qui déterminent la réussite ou l'échec. Mais dès ce premier retour, les causes et les "symptômes" de la maladie sont déjà perceptibles même si Tinga y échappe de justesse. Dans la seconde partie, nous tenterons de cerner la manifestation de la folie du pawéogo qui relève de l'échec de son retour ainsi que la solution préconisée et décelable au niveau du récit.

I. LE RETOUR MODELE DU PAWEOGO : UN RETOUR PRESQUE REUSSI PAR TINGA

Tinga, le héros du roman, est un des trois millions de pawéto, c'est-à-dire d'émigrés burkinabè qui se sont rendus en Côte-d'Ivoire à la recherche de la fortune. Mais voilà sept ans que Tinga n'a donné aucun signe de vie à sa famille depuis son départ de son village. Sa famille décide alors de lancer un communiqué alarmant afin que l'enfant prodigue retourne au bercail. Le communiqué radiophonique annonce que la famille du malheureux pawéogo est décimée : mère, frères et soeurs sont morts, seuls sa grand-mère et son père ont pu échapper à la catastrophe familiale, mais le dernier se trouve incarcéré. Le communiqué précise que la grand-mère est devenue aveugle et que si le pawéogo craint Dieu il doit faire l'impossible pour rentrer afin de sauver les rescapés de sa famille, ne serait-ce qu'en servant de guide à sa grand-mère.

Le choc de la nouvelle laisse évidemment Tinga abasourdi et bouleversé. Il décide néanmoins de retourner au village. Mais comment partir ?

"Je ne peux m'empêcher de partir. Or partir est un autre problème. Nous ne sommes ni en fin de mois, ni en période de traite. Où donc trouver l'argent nécessaire au voyage et aux diverses dépenses qu'occasionnera sans aucun doute ce déplacement" ? P. 10.

Il faut compter peut-être sur la solidarité des compatriotes qui ont témoigné leur compassion en apprenant la terrible nouvelle. Effectivement une quête est aussitôt organisée au niveau de chaque famille de la communauté mossi de Maféré et une certaine somme d'argent a pu être recueillie pour venir en aide à Tinga. Mais la solidarité entre pawéto n'est pas toujours désintéressée. A commencer par le chef de la communauté des Mossi à Maféré qui escroque 15.000 F des 23.600 Frs offerts à Tinga par ses compatriotes. Monsieur Brou, le logeur madré et Anne-Marie "la panthère" profiteront aussi largement de la situation en escroquant Tinga.

Tant bien que mal, l'infortuné pawéogo quitte Maféré pour se rendre à Abidjan où il doit prendre le train à destination de Ouagadougou. Les choses se passent plutôt bien pour lui, car il arrive au bout des multiples difficultés qui surgissent sur la route du retour et parvient à Téma, son village natal. Ce premier voyage est un retour réussi, c'est le retour modèle du pawéogo.

Un diagnostic minutieux de ce voyage permettra d'en tirer des significations plus profondes. Effectivement, l'analyse des actions posées par le héros dès ce premier voyage, révèle les causes réelles de sa future maladie. C'est la nouvelle tragique qui fera le déclic, ramenant le pawéogo à la réalité de son contrat avec sa famille, avec la communauté villageoise toute entière. Tinga semblait avoir oublié la condition misérable de sa famille qui avait besoin de son aide. La nouvelle radio-diffusée est un rappel de l'aventurier à l'ordre : quand on a une famille comme celle de Tinga qui manque de tout, on ne doit pas passer sept ans sans donner de nouvelles, surtout sans envoyer de

l'argent. L'aventure du pawéogo n'est pas individuelle, elle est régie par une solidarité réciproque entre l'individu et sa communauté ; et c'est cette valeur de sa société, la solidarité que Tinga semble avoir oubliée. La réaction du groupe a été de la lui rappeler en précisant que s'il craint Dieu, il faut qu'il revienne s'occuper des rescapés de sa famille. La loi, implicitement instituée par la société, est qu'on ne doit pas abandonner les siens ; tout pawéogo doit donc sporadiquement retourner dans son village pour s'assurer de la santé et de la bonne marche des affaires de la famille, et surtout venir en aide à celle-ci.

Mais le retour n'est pas non plus facile, il est lié à un nombre d'obligations qu'il faut d'abord remplir. Le vélo est la condition sine qua non de retour. Tinga et onze autres pawéto ne failliront pas à cette obligation en achetant leur vélo à Bobo-Dioulasso.

“Et les voilà en rang, poussant leur bicyclette si pimpante qu'ils ne veulent pas les inaugurer, ni même en arracher le papier Kraft servant d'emballage” P. 40.

Le vélo est d'abord un signe de prestige qui témoigne de la réussite du pawéogo au cours de son aventure. Mais il est aussi un objet utilitaire qui rend bien des services à l'ensemble de la communauté. Il est donc une compensation des services que le pawéogo n'a pas pu rendre pendant son absence à la communauté villageoise. Pour toutes les urgences qui nécessitent un déplacement loin du village, le vélo du pawéogo est un moyen de transport sûr à la disposition de la communauté.

“Partir c'est mourir un peu” dit-on souvent, mais pour le pawéogo partir c'est trahir en quelque sorte. Mais le vélo permet de se racheter auprès de la communauté villageoise en renouant ainsi avec la chaîne de solidarité indispensable au village. Quel pawéogo oserait revenir au village sans vélo ? A moins d'un cas de force majeure, le vélo et d'autres objets sont indispensables au pawéogo pour sa réinsertion à sa communauté villageoise.

Parmi ces objets, il faut mentionner les effets vestimentaires. Tinga en quittant Maféré n'avait pour bagage que son mouchoir enveloppant deux boubous et un pantalon bouffant. Ce n'est pas avec un tel bagage qu'il peut retourner à Téma. Il va donc falloir renouveler sa garde-robe car le pawéogo doit soigner son appareil vestimentaire afin d'impressionner son entourage, surtout les villageois qui n'ont pas eu la chance d'aller à l'aventure. La parure de Tinga se rendant au marché de Téma est un modèle pour le pawéogo revenu au village.

“Tinga est arrivé sur sa Peugeot grand modèle pour la circonstance, il a endossé une chemise blanche en nylon à longues manches qu'il a pris soin de boutonner des poignets jusqu'au cou ; il a fourré le bas de sa chemise dans son pantalon vert délavé, légèrement ample. La poche arrière forme une boursouflure due à un gros porte feuille plein aux neuf dixième de papier journal, le dernier dixième étant constitué de trois billets de cent francs. Dix centimètres en dessous du bas du pantalon, des souliers au talon ferré recouvrent ses pieds. Un bonnet tricoté posé sur le chef parachève la tenue de Tinga” P. 55.

C'est au marché de Treichville que Tinga a acheté le nécessaire afin de respecter les exigences liées à la tenue vestimentaire du pawéogo de retour dans son village :

“Un pantalon, une paire de chaussures fermées (pantoufles, mocassins ou souliers, peu importe, il suffit qu'elles soient rouge vif), ainsi qu'une chemise blanche à longues manches et un peigne. Oui, un peigne. Il est vrai que la veille même, il s'est

fait coiffer à la mode, avec une raie à droite ; mais justement il lui faut un peigne pour entretenir l'oeuvre du coiffeur" P. 22.

Pour achever la mise, un Gorgui, c'est-à-dire un commerçant sénégalais lui propose des montres, lunettes et ceintures. Il achète une montre qu'il attache à son poignet gauche. Avec ces pacotilles, Tinga est bien métamorphosé pour impressionner les villageois en leur signifiant que son aventure a été un succès.

Le pawéogo ne doit pas oublier d'acheter des cadeaux aux parents. Mais le communiqué radiophonique a annoncé que la famille de Tinga est décimée.

"En passant dans le rayon des couturiers, il aperçoit une kyrielle d'identiques camisoles pour fillettes, et il se dit avec amertume qu'il aurait pu en offrir à ses cadettes jumelles si elles n'avaient été fauchées par l'invincible et imprévisible mort" P. 22.

Le retour du pawéogo est un événement important dans le village. Ce ne sont pas seulement les parents proches ou lointains qui accourent, les villageois viennent de partout pour lui souhaiter la bienvenue. Quelques noix de kola suffisent pour contenter ces derniers. Là encore Tinga a respecté la tradition du pawéogo, il a acheté un demi-papier de kola à cet effet. Les bagages du pawéogo sont donc au complet : "une caisse à habits, un demi-panier de kola, une bicyclette" Tinga peut donc débarquer à Téma, le terminus de son périple, son village natal. Mais ce débarquement a des règles que tout pawéogo doit respecter :

"Tinga tient en effet à respecter scrupuleusement la tradition quasi mystique qui veut que le retour du pawéogo soit entouré de la plus grande discrétion, et qui exige par conséquent qu'il ne pénètre pas de jour dans le village" P. 45.

Il attendra donc trois heures "tapi derrière une touffe d'arbustes, loin du sentier menant au village" (P. 47), jusqu'à minuit avant de pénétrer dans le village. Là, il est agréablement surpris en trouvant ses parents sains et saufs, et en découvrant que le communiqué radiophonique n'est qu'un subterfuge pour le ramener au village.

Sur le plan humain, le bilan provisoire de ce retour paraît positif, car le but recherché semble être atteint. Sept ans de séparation, c'est bien long ! La joie des retrouvailles compense largement les désagréments causés par le communiqué mensonger :

"Dans un silence religieux et une immobilité absolue, tout le monde est là, rassemblé autour du Chef de famille : papa, maman, Timpoko, Tindaogo, Tinaogo. Oui, tout le monde, sauf grand-mère. Rêve, hallucination, folie, mirage ? Tinga ne le sait... celui-ci se demande s'il n'est pas fou. En tout cas, il l'est... de joie. Quelles retrouvailles ! Quelles congratulations ! Quel spectacle !" P. 50.

Mais sur le plan économique, le bilan est largement négatif pour le pawéogo.

"Quand la foule se dissipa, Tinga résolut de demander des comptes. C'est alors qu'il apprit de ses parents que ceux-ci avaient dû recourir à la méthode du communiqué fallacieux, à la mode affirma-t-on, pour le rappeler, toutes leurs commissions verbales et leurs lettres étant restées sans réponse. Procédure très

efficace et même louable quant à son fond et aux résultats, pensa Tinga, mais procédure pleine de risques, de déboires, de désastres. Tout, sauf l'état de sa famille était un échec. Sa plantation patiemment préparée et bradée en une matinée ; son enfant et la mère de celui-ci, le voyage et son cortège de misères..."
P. 52.

En quittant Maféré, Tinga avait réuni plus de cent mille francs, fruit de la vente forcée de sa plantation à 85.000 Frs CFA et de la cotisation de la communauté mossi de Maféré qui s'élevait à 23.000 Frs CFA.

Les dépenses occasionnées par ce retour improvisé du pawéogo, vont complètement engloutir cette somme de 108.600 Frs :

Impôts pour plantation =	15 000
Arriérés pour 4 mois de loyer =	4 000
Remboursement du crédit de sa concubine =	18 000
Frais de nourriture pour concubine et enfant =	42 000
Voyage Maféré-Treichville =	700
Divers achats au marché de Treichville =	3 100
Achat montre-bracelet =	2 500
Taxi à Abidjan =	300
1ère escroquerie pour achat d'un billet de train =	1 775
2è escroquerie pour achat d'un billet de train =	1 775
Billet de train Bouaké-Ouaga =	1 500
Vol dans le train =	2 760
Achat vélo =	15 150
Achat plaque fiscale =	300
Taxi à Ouagadougou =	100
Impôt flottant =	800
Achat de kola au village =	500
Achat d'un bouc pour funérailles =	675

Le total de ces dépenses s'élève à 110 375 Frs CFA sans compter d'autres menues dépenses que le narrateur n'a pas chiffrées.

Comme pour le vieil homme d'Ernest Hemingway, on peut dire que la pêche a été abondante. Mais les requins ont été si voraces que le fruit de la pêche du pawéogo est réduit au néant.

"Résultat de ses longues additions et soustractions de sommes encaissées ou décaissées, se montait à soixante dix francs ! soixante dix francs ! Le compte net de sept ans de labeur loin du pays natal..." P. 53.

Tinga a eu beaucoup de peine à faire comprendre aux autres frères et soeurs que ce n'était pas de sa faute, et que c'est le communiqué mensonger qui l'a induit en erreur. L'offrande de cadeaux aux parents, on le voit, est un contrat tacite. C'est une véritable obligation à laquelle le pawéogo ne peut pas se soustraire. Tinga s'acquittera de cette obligation en achetant les cadeaux nécessaires à ses parents, une façon pour le pawéogo de se racheter en payant sa "dette", après avoir vendu son vélo.

L'échec de l'aventurier n'est pas seulement économique, il se situe aussi à un niveau culturel. Nous avons vu que pour impressionner ceux qui n'ont pas été à l'aventure, le pawéogo doit avoir un appareil vestimentaire distinctif qui est en fait une marque d'assimilation culturelle. L'un des buts de l'aventure du pawéogo est sa transformation, sa métamorphose sur le plan culturel. Evidemment certains pawéto exagèrent dans leur comportement d'acculturés. C'est le cas de ce boy qui après un bref séjour à l'étranger "avait loué les services d'un interprète pour converser avec ses parents" P. 58. Un autre était arrivé d'Abidjan "avec un fagot de pains parce qu'il ne savait plus manger le sorgho ou le mil" P. 58. D'autres pawéto "cessaient de travailler un mois au moins avant leur retour au pays natal afin que les ampoules de leurs paumes aient le temps de se cicatriser" p. 58.

Contrairement donc à l'attitude générale du pawéogo classique qui veut faire croire que l'aventure c'est le paradis, Tinga est vite rentré dans le rang, refusant d'adopter ce comportement trompeur. C'est ce qui a suscité beaucoup de réprobation de toutes parts.

On lui reproche tant de choses : par exemple de ne pas souvent s'habiller à la manière ivoirienne, de ne pas s'enduire de pommade exotique, ou de ne pas se doucher avec le savon des pawéto.

"A quoi bon séjourner à Abidjan si c'est pour rester le même ou presque ?" disent certains p. 59.

Echec donc sur beaucoup de plans : "ce n'est pas d'un tel retour à Téma qu'avait jamais rêvé Tinga" p. 59.

Mais le pawéogo est resté intègre, égal à lui-même (refusant d'opter pour la folie comme le font certains pawéto à leur retour au village, lorsqu'ils sont submergés de problèmes). Mais il faut reconnaître que notre aventurier n'était pas non plus très loin de la folie qu'il a frôlée à plusieurs reprises. Le fameux communiqué l'avait mis dans un état qui n'était pas loin de celui d'un fou, lorsqu'il bondit sur le poste de radio pour couper l'émission. De même dans le train, certaines de ses attitudes effrayaient son entourage :

"Il plonge la main dans l'unique poche de sa chemise puis se livre à une gymnastique qui l'apparente à un singe surpris par le soleil et dont tous les poux à la fois cherchent refuge dans son épiderme. Cela n'est pas fait pour détendre le contrôleur ahuri et le policier abasourdi. Peut-être une crise de folie ? C'est si fréquent avec ces gens-là. Plus d'une fois, ils ont eu à évacuer un wagon pour y placer un Voltaïque porteur d'un bulletin médical indiquant "délirium tremens", ce qui revient à dire "fou furieux" p. 57.

De même en constatant le vol de son argent dans le train. «*Le pseudo-dément se met à tâter partout, sur et sous le banc... Furieux contre tous et tout, il refuse de converser avec ses compagnons*» p. 38.

Ce premier retour est un test négatif, car la folie du pawéogo n'aura pas lieu. Malgré l'échec sur beaucoup de plans, Tinga a accompli l'essentiel de sa mission qui est de manifester sa solidarité avec sa famille ainsi qu'avec toute la communauté villageoise.

Ce retour a aussi une fonction explicative. En expliquant les normes du retour du pawéogo, le narrateur prépare le lecteur à mieux comprendre le second retour qui est consacré à la folie du pawéogo.

Si Tinga a pu éviter la folie à ce premier retour au village, c'est parce qu'il avait l'argent nécessaire pour effectuer le voyage. En scra-t-il de même pour son deuxième retour au village ?

II. LE RETOUR IMPOSSIBLE : LA FOLIE DU PAWÉOGO

Si le choc culturel et la tyrannie politique ont produit leurs fous dans *l'Aventure ambiguë*, KANE (1961) ; *Sarzan*, DIOP (1961) ; *Le Devoir de violence*, YAMBO (1968) *les Vertiges du trône*, ILBOUDO (1990) ; l'échec économique aussi engendre bien des maux dont la folie.

Le résultat de sept ans de dur labeur réduit au néant, dépensé en quelques semaines de séjour au village, voilà de quoi traumatiser un pawéogo !

Tinga Barthélémy OUEDRAOGO nous l'avons vu, a échappé de justesse à la folie que peut causer un tel choc économique. Mais pour combien de temps encore ?

Effectivement, avec 70 F en poche, son séjour au village ne pouvait se prolonger davantage :

“Soixante-dix francs pour vivre, il ne savait encore combien de temps ! Car il n'y avait pas à s'en douter Tinga allait repartir”. p. 53.

Il partit effectivement après avoir vendu montre, pantalon, chemise et bicyclette pour faire face aux frais du voyage. Le départ du pawéogo est aussi un retour en perspective. Tinga n'ira plus à Maféré parce qu'il y a tout perdu : enfant, femme, plantation et même ses amis sur lesquels il comptait comme son logeur rusé et le chef cupide de la communauté mossi qui se sont transformés en escrocs et ont contribué à sa ruine. Ce départ est une nouvelle aventure qui amènera Tinga dans un campement à proximité de Gagnoa. Sa condition économique aussi a changé. A Maféré, il était propriétaire d'une plantation dont il jouissait des rentes.

Au campement de Gagnoa, il n'est qu'un manoeuvre au service d'un exploitant forestier qui l'a recruté avec cinq autres aventuriers pour abattre des arbres à son profit. Tinga s'étant marié avec Kadidia au village, ils sont sept dans le campement, menant une vie minable comme la plupart des pawéto, où misère et malheur se cotoient.

Justement c'est un malheur, une véritable malchance qui précipitera de nouveau le retour du pawéogo au village : armé de courage et de détermination, aidé par sa femme Kadidia qui semble plus serviable et moins dépensière que Anne-Marie, on s'attendait à une plus grande réussite de Tinga dans sa nouvelle aventure. Hélas ! C'est sans compter avec le destin et la malchance. La surprise a été terrible !

Tout est parti d'une simple crise de jalousie entre Tinga et son épouse, qui s'est terminée dans un bain de sang effroyable où les pawéto dans une bataille rangée se sont affrontés mortellement. Suite à l'intervention de la gendarmerie, Tinga se trouve à la prison civile d'Abidjan après avoir perdu sa femme Kadidia et son ami Poussi dans le combat sanglant.

Le hasard fait parfois bien les choses : Tinga rencontre en prison un ancien ami dénommé Francis qui est devenu membre d'une Association grâce à laquelle les deux pawéto s'évadent de la prison. Les exploits du chef qui dirige cette Association en disent long sur sa vraie nature :

“Celui auquel nous avons été présentés tout à l’heure, et qui a donné des ordres pour qu’on nous loge, est le propriétaire de la concession et en même temps le chef.

- Chef de quoi ?

- Tout ce que je sais, c’est que c’est un dur qui a fait ses preuves. Il est très intelligent, c’est tout. Aux derniers renseignements, il aurait été hébergé par sept fois à la prison dont nous venons de sortir où il est resté chef de cour trois années durant. Il a également séjourné au camp pénal de Bouaké d’où il s’est évadé après avoir abattu un gardien” . p. 83.

En réalité, il s’agit d’une association de malfaiteurs, et son ami Francis est devenu un bandit de grand chemin. L’aide de cet ami devenu bandit est-elle gratuite ? Il n’y a rien de moins sûr, car si au village l’entraide et la solidarité semblent être spontanées et dénuées de toute recherche d’intérêt à l’aventure, les pawéto n’ont pas toujours un comportement désintéressé. Lorsque Tinga n’avait pas suffisamment d’argent pour acheter son billet de train Ouagadougou-Abidjan un ami du village lui a donné gratuitement 3.000 Frs plutôt que de les lui prêter comme l’avait souhaité Tinga. Comme le Chef de la communauté mossi de Maféré qui ne s’est pas gêné à escroquer Tinga, quand bien même celui-ci était frappé par un malheur. Francis le pawéogo devenu bandit, après avoir aidé Tinga à s’évader de prison, propose à ce dernier de devenir membre de leur Association.

“ - L’Association t’aidera même si tu le désires.

- M’aider ?

- Oui. Si tu veux travailler, on t’apprendra, puis tu pratiqueras

- Non, merci. Je ne crois pas que je puisse exercer votre métier...

Même nu, je préfère rentrer à Téma” . p. 83

Rentrer nu à Téma, est plus facile à dire qu’à faire, à moins que le pawéogo ne soit devenu fou. Il est certain que Tinga, dans sa situation de prisonnier évadé, doit être activement recherché par les gendarmes et les policiers. Rester en Côte d’Ivoire, c’est donc s’exposer au risque d’être retrouvé et ramené en prison à moins qu’il accepte la protection de l’Association des malfaiteurs comme lui propose son ami Francis :

“Qu’est-ce que tu vas aller raconter à la maison ?

Rappelle-toi ton précédent séjour qui était d’ailleurs moins problématique. Que diras-tu à propos de Poussi, de ta femme ? Que ramèneras-tu ? Des funérailles ? Vois-tu, il est souvent plus difficile de rentrer au village que d’en sortir. Nombre de Mossi ici désirent ardemment rentrer au pays. Mais que faire ?” p. 83.

Malgré la situation désespérée du pawéogo : la perte cruelle de sa femme et de son ami Poussi, sans ressources et avec les gendarmes et les policiers à ses trousses depuis son évasion de prison, il rejette quand même l’offre de son ami Francis et maintient sa position ; partir, rentrer en Haute-Volta, retrouver son pays.

Tinga n’a plus d’autre choix que la folie. C’est ce moyen qu’utilisent parfois les pawéto qui sont dans l’obligation de retourner au village et qui n’en ont pas les moyens. C’est la vente de la plantation et l’aide apportée par ses compatriotes qui ont rendu possible le premier retour. Mais pour ce second retour, il n’y a pas d’autre solution que le subterfuge médical ; Tinga devait passer pour un fou furieux. C’est encore l’Association des malfaiteurs qui l’a aidé à s’évader de prison qui va se charger de son évacuation. Grâce à une attestation médicale “obtenue Dieu sait comment”, un certificat d’indigence permet de délivrer au pawéogo une réquisition de transport. Son ami Francis,

membre de l'Association, est désigné comme accompagnateur puisque "les fous dangereux ont droit à une assistance et une voiture entière ou plutôt un compartiment ad hoc". p. 85.

Ensuite, les mains et les jambes solidement ligotées, la chemise en lambeaux "les yeux injectés versant des larmes à flots, bavant et vagissant ou rugissant" p. 83, Tinga est transporté à la gare.

"Le train était enfin venu. Seul un compatriote avait bien voulu s'approcher pour aider Francis à hisser le colis vivant en queue dans un compartiment bien séparé du reste du wagon par une cloison tenue fermée de l'autre côté. Une fois que les deux voyageurs furent installés, on leur claqua la porte au nez et ils entendirent une targette la barricader. Pas sotté tout de même, la Régie qui a prévu des cellules spéciales pour fous furieux". p. 86.

Si la Régie a prévu des installations spéciales pour l'évacuation des malades mentaux, c'est qu'il en existe de vrais dont les cas sont différents de celui de Tinga. Tinga est un faux malade qui a choisi la folie pour tromper la vigilance des policiers à sa poursuite et retourner gratuitement dans son pays parce que n'ayant pas de ressources pour payer son voyage. Écoutons les deux compères, Tinga et Francis raconter leur subterfuge :

"Comment te sens-tu, le fou ? interrogea Francis lorsqu'ils furent seuls et que le bruit de la locomotive couvrit les plaintes du pseudo-malade.

- Mal, très mal...

- Les fous ne sentent pas la douleur, que je sache

- Mais moi, je ne suis pas fou !

- Les fous ne disent jamais qu'ils sont fous

- Il faut reconnaître que vous avez exagéré en utilisant du vrai piment. Pour lui faire des yeux de fou, il avait été décidé de les lui frotter avec du piment.

- Reconnais que ça t'a aidé dans ta comédie des gémissements non ?". p. 86

Les deux voyageurs insolites débarquent ainsi à Bobo où Francis livre son ami pseudo-fou aux policiers. En remettant aux policiers le sac de marin qui constituait le seul bagage du faux malade, Francis explique :

"c'est un fou. Il a haché des gens en Côte d'Ivoire et on m'a envoyé vous le remettre. Attention à lui, il est très dangereux ! Voici ses bagages. Ses papiers sont dedans". p. 87.

Malgré les protestations de Tinga, celui-ci est conduit devant un spécialiste en neurologie. Ce dernier :

"avait depuis un quart de siècle, eu affaire à des troubles mentaux de tous degrés, depuis la simple dépression nerveuse jusqu'à la folie furieuse". p. 88.

Après un examen rapide, le médecin

"estima que, excité comme il l'était, ce malade avait besoin de repos... Une injection d'un certain produit, administré sans doute à dose de cheval, et le malheureux ne put même pas achever la phrase qu'il avait entamée..." p. 88.

A son réveil, Tinga a de nouveau un entretien avec son médecin traitant.

- *Ca va mieux ?*
- *Grâce à Dieu et à vous, je suis guéri.*
- *Ah oui ?*
- *Je me sens très bien...*
- *Mais s'il vous plaît, qui sont ces gens là-bas ?*
- *Ce sont des malades comme toi.*
- *Moi je ne suis pas malade.*
- *Tu viens de prétendre que tu es guéri.*
- *Oui, en effet : la faim est une sorte de maladie.*
- *Tous ces gens sont des affamés ?*
- *Ce sont des fous*
- *Des fous ?*
- *Oui*
- *Et vous les comparez à moi*
- *Et alors ?*
- *Vous aussi, vous croyez que je suis vraiment fou ?*
- *Pourquoi pas ?*
- *Je ne suis pas fou, moi.*
- *J'ai fait semblant d'être fou, mais en fait, je suis très lucide*
- *Pourquoi as-tu fait semblant d'être fou ?" p. 20*

Alors, Tinga raconte son aventure au médecin en omettant toutefois son séjour en prison. Il raconte qu'il est parti en Côte d'Ivoire avec sa famille, mais que sa femme et son enfant sont morts au cours d'un accident de circulation. Démuni de toute ressource, il a dû recourir à la fausse folie, manège grâce auquel il a été évacué gratuitement jusqu'au pays. D'autres détails de son aventure permettront à Tinga de convaincre son médecin traitant qu'il n'est pas fou. L'homme de la santé délivre ainsi à Tinga un certificat qui atteste que "le porteur est indemne de toute affection nerveuse et jouit d'un état d'esprit parfaitement équilibré". p. 91.

Muni de ce certificat, le pawéogo va récupérer ses bagages, c'est-à-dire le sac de marin contenant une chemise, un bleu-jeans, une couverture de grosse toile et une somme de dix mille francs.

Ce retour aussi est en fin de compte un nouvel échec. Il est vrai que le pawéogo en simulant la folie a résolu quelques-uns de ses problèmes. Le plus urgent était d'échapper à la police ivoirienne. En retournant dans son pays, il évite ainsi la lourde peine infligée aux repris de justice. Le second problème est celui du voyage qui a été partiellement résolu par la gratuité de son évacuation, même s'il se trouve à mi-chemin de sa destination qui n'est pas Bobo-Dioulasso mais Téma.

Evidemment, la somme que lui a laissée son ami Francis pourrait largement couvrir les frais de transport de la distance restante. Mais ce n'est pas avec dix mille francs et un sac de marin qu'un pawéogo peut retourner dans son village natal. Dès Ouagadougou, certains comportements de Tinga augurent son refus de retourner à Téma. Par exemple, il évite les ressortissants de Téma en allant passer la nuit chez une prostituée. Le lendemain, il refuse de se rendre à la gare de Téma et c'est à la sortie de la ville qu'il attend la voiture en partance pour Téma, non pas pour se rendre dans son village mais pour s'arrêter en chemin dans un autre village chez un ancien ami. Avec la complicité de ce dernier, il enlève une fille qui deviendra plus tard sa femme. Tinga revient à Ouagadougou, prêt

pour un nouveau départ, pour une nouvelle aventure mais aussi pour un nouveau retour. Quel bilan peut-on faire de ce retour, surtout de sa folie ?

En fait sa "maladie" n'aura duré que 48 heures, le parcours du chemin de fer qui relie la Côte d'Ivoire au Burkina Faso.

En réalité, il s'agit d'un simulacre de folie et le subterfuge n'est connu que du pseudo-malade ainsi que de ses complices. Tinga a réussi à tromper tout le monde par le masque dont on l'a affublé et qui l'apparentait à un vrai fou. Même le médecin traitant reste sceptique devant l'aveu du pawéogo qui lui explique son forfait.

La cause de cette folie est évidemment la misère comme l'explique Tinga lui-même à son médecin traitant qui lui a demandé pourquoi il a fait semblant d'être fou. Tinga, on se rappelle, explique qu'il a tout perdu (femme, enfant, ressources), et ne disposait d'aucun moyen pour revenir dans son pays. Comment soigner un tel mal ?

C'est encore le pawéogo qui prescrit le remède nécessaire. Cette catégorie de malades n'a pas besoin d'une thérapeutique de choc comme celle que le neurologue a administrée à Tinga.

C'est de nourriture que ces malades ont besoin ; pour qu'ils guérissent, il faut leur donner à manger. Tinga s'inspire de son propre cas : c'est grâce à la nourriture qu'on lui a donnée qu'il se déclare être guéri.

Effectivement pour Tinga la faim est une sorte de maladie. "Guérir" la faim, c'est guérir la maladie.

C'est une façon de préconiser le même traitement pour soigner les autres malades qu'il les indexe en demandant au médecin : "Tous ces gens sont des affamés ?". Le médecin croit qu'ils sont fous, mais il se trompe, comme il a fait pour Tinga en traitant celui-ci comme un vrai fou. Ce ne sont pas des fous, ce sont des misérables, des affamés. Donnez-leur à manger, et ils seront guéris comme Tinga. La folie de la R.A.N. n'est rien d'autre que l'expression de la misère du pawéogo, conséquence d'un échec économique qui voue ces jeunes, cette classe charnière, la force vive de toute société, à l'errance chaotique d'une drôle d'aventure.

Faut-il reprocher à KOLLIN (1978) d'avoir utilisé une pseudo-folie pour présenter un problème aussi important de l'émigration alors qu'il existe bel et bien des cas réels qui prennent d'ailleurs des proportions de plus en plus inquiétantes ? Les critiques ont fait ce même type de reproches à Ousmane Sembène qui a représenté le prolétariat sénégalais dans *Xala*, SEMBÈNE (1968) par des mendiants, des éclopés et toutes sortes de déclassés sociaux constituant le lumpen-prolétariat alors qu'il existe un vrai prolétariat sénégalais bien structuré et très actif qui était plus indiqué pour mener la lutte de classe contre le bourgeois El Hadji Kader Beye. Le roman en tant qu'oeuvre d'art a parfois des exigences esthétiques qui transforment la réalité pour en faire une réalité spécifique et romanesque. Ce qui importe ce n'est pas de savoir s'il s'agit d'un vrai ou faux prolétariat dans *Xala*, SEMBÈNE (1968) ou si la folie de Tinga est vraie ou simulée, mais surtout de bien poser le problème même si c'est à travers une vision d'artiste. Le faux prolétaire et le faux fou ont certainement une raison esthétique d'être dans ces récits et c'est compte tenu de ce souci esthétique que ces romanciers ont déformé la réalité.

Effectivement avec la guérison de Tinga, on s'attendait à la fin du roman, parce que le sujet de la folie semble être épuisé, à moins que cette guérison du pseudo malade ne soit pas la vraie.

Peut être aussi que l'auteur a encore besoin de son personnage pour tenir d'autres discours, non plus sur la folie, mais sur la délinquance.

Mais quels liens unissent folie et délinquance, deux sujets apparemment autonomes ? Ce troisième retour du pawéogo qui aborde le problème de la délinquance ne semble pas avoir un lien immédiat avec la folie. La juxtaposition des deux sujets donne une impression d'incohérence, de dispersion au niveau de l'intrigue du roman. Il se pourrait que cette impression de décousu au niveau de la construction du récit soit expressément voulue par le narrateur pour souligner et renforcer l'univers chaotique du héros, l'incohérence et l'écartèlement du personnage du pawéogo qui n'en finit pas de souffrir des affres de l'aventure. La folie certes, mais aussi la délinquance et bien d'autres maux qui sont nombreux et tapis à chaque détour du chemin de l'aventurier. Le pawéogo, à cause de sa condition misérable est une proie facile, la victime inévitable. Ce qui est grave, c'est que personne ne semble se préoccuper des maux du pawéogo, ou même les spécialistes comme ce neurologue de Bobo-Dioulasso s'y méprennent, on l'a vu pour le cas de Tinga. Abandonné à lui-même, le pawéogo est contraint de chercher les remèdes nécessaires à ses maux. La délinquance en serait-elle un ? Interrogeons la suite du récit.

Aussitôt de retour à Abidjan, Tinga n'est resté que quelques jours dans son pays, il rejoint son ami Francis alias "Petit-caillou" à Bolibana, la cité des pawéto "au casier judiciaire répugnant", "une sorte de HLM pour miséreux". Si Tinga revient à Bolibana, c'est qu'il n'est pas définitivement guéri, sa guérison n'est que temporaire, elle est conjoncturelle. La racine du mal qui est la misère demeure.

C'est à Bolibana que le pawéogo compte trouver une solution adéquate à sa misère. De prime abord, la délinquance ne semble pas être la solution envisagée.

Il l'a repoussée une première fois lorsque son ami Francis lui en a fait la proposition. En repoussant une seconde fois l'offre de son ami d'adhérer au banditisme pour venir à bout de sa misère, Tinga croyait s'en sortir en travaillant honnêtement. Mais, il sera vite désabusé, l'expérience lui fera découvrir qu'il n'y a pas d'autre moyen pour lui de vaincre la misère que d'accepter d'adhérer à l'Association des malfaiteurs qui l'a maintes fois tiré d'affaires.

Le voyage qui le mène au pays (son troisième retour, peut être le dernier ?) en compagnie de Francis et de sa nouvelle femme Bibata ne signifie-t-il pas l'option du pawéogo pour le banditisme ? C'est une acceptation implicite de la proposition de son ami d'adhérer à l'Association des criminels. Au cours du voyage, Tinga donne l'impression au début que c'est lui le guide du trio qui se dirige vers Téma leur village natal. Mais, on se rend compte après que c'est Francis, malgré son handicap (il a été grièvement blessé au cours d'un combat singulier qui l'a opposé à un autre bandit), qui est le vrai guide des trois pawéto "revenants". D'abord, c'est lui qui détient la bourse : l'Association douteuse lui a versé une somme de 150.000 Frs avec une promesse que d'autres émoluments seront virés à son compte à Ouagadougou.

Dès leur arrivée à Ouagadougou, Francis prend les choses en mains en s'opposant aux décisions de son ami. Ainsi, il refuse que le groupe aille passer la nuit chez un ressortissant de Téma. C'est à l'Hôtel de la R.A.N. que Francis décide de loger le trio de voyageurs malgré le coût exorbitant du loyer. Le cadre luxueux de cette catégorie d'hôtels est normalement réservé aux gens aisés et non aux misérables pawéto comme ce trio.

Habituellement, les hôtels luxueux sont aussi un repère des bandits de tout acabit. Francis apparaît comme un habitué de ce cadre luxueux car il y est vraiment à l'aise tandis que Tinga et sa femme Bibata ont tout le mal du monde à s'adapter aux habitudes du milieu.

Leurs nombreuses maladresses qui les rendent risibles aux yeux des autres clients montrent qu'ils sont des néophytes qui commencent leur apprentissage. La gêne de Tinga est manifeste, c'est pour cela qu'il propose de se rendre à la place de la gare afin d'acheter du riz bouilli. Mais, Francis s'y oppose rigoureusement et les contraint à prendre le repas de l'hôtel qui est un repas-initiation que le bandit éprouvé dirige en vrai maître de cérémonie. Comme le dit le narrateur :

“Le repas fut un véritable sport dans lequel entrèrent des acrobaties et où l'on entendit en tout cas plus d'une fois une fourchette tomber ou un verre se renverser répandant son contenu sur le tapis. Un spectacle vraiment pittoresque pour les autres clients qui avaient porté toute leur attention sur la table théâtrale” p. 139.

Ce repas inhabituel pour les deux pawéto, Tinga et Bibata, est la dernière action des personnages qui clôt le récit. Cette action contient deux messages sous-jacents.

Le premier message est décelable dans la fonction initiatrice du repas. Comme on l'a vu, le repas marque un passage de Tinga et de Bibata dans un nouveau cadre social qui n'est autre que celui des pawéto qui ont choisi la délinquance comme moyen de subsistance. Devant l'hésitation de Tinga qui, à un moment a failli préférer le riz bouilli des pawéto misérables au repas somptueux des pawéto devenus riches au moyen du banditisme, Francis réussit à le convaincre en lui rappelant la sagesse de ses ancêtres : “Si tu vas dans un village et que tu trouves des hôtes battant le tam-tam avec des faucilles, danse dans les épines”.

Le banditisme est certainement une pratique qui n'est pas conforme aux valeurs sociales et morales du pawéogo. Mais, comme celui-ci n'est pas dans sa propre société, la sagesse de ses ancêtres lui conseille de s'adapter au tant que faire se peut aux réalités de l'aventure, car c'est ainsi que d'autres pawéto se tirent d'affaires.

Le second message concerne la fonction thérapeutique du repas, ce qui nous ramène d'ailleurs au thème de la folie du pawéogo. On se rappelle que Tinga avait déjà préconisé la nourriture comme moyen de soigner sa folie. La folie du pawéogo n'est qu'un mal parmi tant d'autres dont souffre le pawéogo. La racine, la cause profonde à laquelle il faut s'attaquer, répétons-le, est la misère. Pour guérir les maux du pawéogo, il faut lui donner à manger ; c'est le repas qui en est la solution appropriée. Pour Francis, peu importe qu'il soit un repas de bandits, le but de l'aventure du pawéogo n'est-il pas la fortune ? La fin justifierait ainsi les moyens.

Ce repas, symbole d'abondance et d'opulence met fin à la longue pérégrination du pawéogo qui vient de trouver le vrai remède à son mal, à sa misère. La nourriture devient ainsi le remède miracle que Tinga a testé avec succès pour son propre cas et qu'il veut étendre aux autres pawéto pour soigner leurs maux.

Mais sans fortune, il n'y a pas de nourriture, surtout pas de repas comme celui que les pawéto viennent de prendre. La délinquance reste la dernière chance du pawéogo : une cellule de l'Association des malfaiteurs d'Abidjan vient d'être créée à Ouagadougou par le trio de pawéto. Le retour définitif au village n'est qu'un leurre, c'est un faux départ qui n'est évoqué qu'en rêve, il ne sera jamais réalisé puisque le trio de pawéto en a décidé autrement. D'ailleurs, beaucoup de

comportements du trio manifestent leur refus de retourner au village. Le pawéogo qui retourne au village est reconnaissable par ses bagages qui, avons-nous dit se composent invariablement de vélo, de kola, et de cadeaux pour les parents. Le couple pawéto ainsi que leur ami n'ont pas acheté ces nécessaires indispensables pour le retour au village. Ensuite, 150.000 Frs pour un trio de pawéto, il faut reconnaître que cette somme est insuffisante pour retourner au village. Enfin, l'attitude dépensière de Francis qui dilapide le peu d'argent qu'ils ont ne présage pas le retour tant rêvé. Tinga avait donc raison de s'inquiéter dès leur arrivée à l'hôtel lorsque Francis s'est mis à dépenser sans mesure : "Pour combien de mois son cousin comptait les faire séjourner là ?" p. 36.

CONCLUSION

A l'époque coloniale, l'une des fonctions principales assignées à la littérature africaine était la réhabilitation culturelle de l'Afrique en réaction à la politique assimilatrice de l'Occident.

Après les indépendances, le combat des écrivains s'est orienté surtout vers le domaine politique. La grande dominante de la littérature à cette époque était le discours politique dirigé contre les nouveaux tenants du pouvoir qui se sont substitués à la puissance colonisatrice. De plus en plus, les problèmes de développement envahissent la littérature africaine et tendent à devenir un trait dominant. L'émigration est un problème essentiellement économique, elle constitue la toile de fond de beaucoup de romans africains. *Les Boucs* du Marocain CHARIBI (1955) ainsi que *Topographie idéale pour une agression caractérisée* de l'Algérien BOUDJEDRA (1975) sont des romans qui abordent les difficultés auxquelles sont confrontés les travailleurs émigrés maghrébins en France. De même, dans *Le retour au village* de KOLLIN (1978) révèle les dures conditions des émigrés burkinabè en Côte d'Ivoire.

La première conclusion à tirer de cette étude est d'ordre économique, car l'échec économique du pawéogo est l'une des premières constatations qui s'imposent au lecteur de ce roman. Comme Tinga, les pawéto, ces candidats à la fortune qui prennent d'assaut la route de l'aventure, pleins d'espoir et bercés d'illusions, se chiffrent aujourd'hui à plusieurs millions. Ce ne sont pas les atouts qui leur manquent : jeunesse, courage, détermination, ils en ont à revendre comme on a pu le constater chez Tinga dans cette étude. Mais tout le monde semble ignorer les potentialités économiques de ces bras valides qui constituent les véritables agents du développement.

Abandonnés à eux-mêmes, sans encadrement, ni protection, ils deviennent une proie facile pour les escrocs de tout acabit, qui jalonnent la route de l'aventure et qui réduisent à néant le résultat de leurs inlassables efforts. Le cas de Tinga en est une illustration patente : empêtré dans ses multiples problèmes, abandonné à lui-même dans un incessant va-et-vient entre la Côte d'Ivoire et le Burkina, il finit comme les autres pawéto dans la ruine et le dénuement total. On dit souvent que trois déménagements successifs au cours d'une même année équivalent à un incendie. Que dire alors des cinq voyages successifs effectués par Tinga entre la Côte d'Ivoire et le Burkina Faso en quelques mois seulement ?

Le Docteur SANOU (1980) va plus loin en découvrant une cause idéologique au drame économique du pawéogo. Il situe son origine dès l'époque coloniale en 1923 lorsque la puissance colonisatrice a créé pour des besoins économiques inavoués le mythe de la Côte d'Ivoire comme un Eldorado afin d'y envoyer les travailleurs émigrés burkinabè. Le processus migratoire, pour lui, répond à une stratégie économique de l'époque coloniale que les régimes politiques qui se sont succédés au Burkina ont maintenu, non pas dans le but d'aider les paysans mais plutôt de les attacher à l'économie moderne. Pour le Docteur SANOU (1980) :

*“L’abandon de ces régions qui, les livrant à une misère insidieuse, débusque les paysans de leurs villages. C’est la même misère insidieuse qui les y ramène. Mais l’aventure se termine, parfois dans le centre psychiatrique de Bobo-Dioulasso”*³⁴.

Effectivement, l’échec économique entraîne beaucoup de problèmes de santé chez le pawéogo comme la folie. Il y a d’abord ce perpétuel déplacement qui expose le pawéogo à de nombreuses maladies, surtout aux maladies sexuellement transmissibles. Tinga a été contaminé par la “chaude pisse” lorsqu’il a passé la nuit avec une prostituée.

L’insalubrité des habitations, comme celle du quartier de Bolibana est aussi une source de maladies. Enfin, la violence est une compagne inséparable du pawéogo au cours de son aventure. Dans les bagarres et autres combats sanglants, les blessures parfois mortelles sont nombreuses : Francis, l’ami de Tinga, a perdu une oreille au cours d’une violente bagarre entre bandits. Mais l’essentiel du message médical de l’auteur concerne surtout la folie du pawéogo ou la folie de la R.A.N. Loin d’être un jeu, le cas de Tinga est l’expression d’un véritable conflit tragique où la frontière entre la simulation et la maladie est difficile à déterminer. D’ailleurs, comme on l’a vu au cours de cette étude, la simulation n’a été possible que parce que la maladie existe réellement comme l’explique le Docteur SANOU (1980) “Les données hospitalières montrent l’influence de la migration sur les fréquences de la pathologie mentale”. Mais, comme l’admet le Docteur “Le phénomène migratoire n’est qu’un signe parmi d’autres des changements sociaux qui sont responsables du phénomène d’aliénation massive décelable dans nos pays”²⁷.

Effectivement, des fléaux récents tels que la drogue, le SIDA... peuvent être à l’origine des troubles de certains malades mentaux. Le livre de KOLLIN (1978) n’est évidemment pas un traité de psychopathologie. Il s’agit d’un roman où l’auteur a voulu indexer certains maux de nos sociétés telle la folie du pawéogo qui freinent le développement économique : l’étude clinique relève évidemment de la médecine qui en connaît tous les tenants et aboutissants médicaux.

La solution implicitement préconisée par l’auteur est d’ordre social à l’image de la méthode traditionnelle pour soigner la folie. Révéler les maux du pawéogo, cet aventurier abandonné et ignoré de tous dans son désarroi économique est un signe de main fraternelle tendue cherchant à rendre possible sa réinsertion communautaire. C’est peut-être pour cela que l’auteur a choisi le pseudonyme KOLLIN (1978) au lieu de (OUEDRAOGO). Qui peut rappeler sans doute la profession policière de l’auteur : les pawéto ont souvent eu à découdre avec les policiers.

Mais KOLLIN (1978) affiche une neutralité de l’auteur qui ressemble à un éducateur social attentif aux maux dont souffre le pawéogo dans un profond désir de faciliter sa réinsertion communautaire.

Evidemment, utiliser le mal pour combattre le mal comme vient de décider Tinga, en utilisant la délinquance comme moyen d’enrayer la misère du pawéogo n’est pas un choix partagé par l’auteur. Ce choix est plutôt indexé comme une menace si rien n’est fait pour sortir les pawéto de leur misère.

Tinga n'est ni un fou culturel, ni un fou politique. C'est la misère qui est à ses trousses dans sa folle course : qu'il parte à l'aventure en Côte d'Ivoire ou qu'il retourne au village à Téma, il rencontre partout la misère. Comme dit le vieil adage, le cas du pawéogo est comparable à celui de la galette : pris entre deux feux, sa face et son dos brûlent comme les deux faces d'une galette.

Sa folie est une vaine tentative d'échapper aux misères de l'aventure. Il s'agit bel et bien d'une folie économique et Tinga vient compléter ainsi la liste des fous dans la littérature africaine qui jouent souvent les fonctions idéologiques les plus marquantes comme on l'a vu pour les fous culturels et politiques.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOUDJEDRA, R., 1975.- Topographie idéale pour une agression caractérisée. Paris, Denoël

CHRAIBI, D., 1955.- Les Boucs. Paris, Denoël

DIOP, B., 1961.- "Sarzan" in Les contes d'Amadou Koumba, P.A.

ILBOUDO, P., 1990.- Les Vertiges du trône. Ouagadougou, INB

KANE, C. H., 1961.- L'Aventure ambiguë, Paris 10/18

SEMBENE, O., 1973.- Xala. Paris, Présence Africaine

YAMBO, O., 1968.- Le Devoir de violence. Paris, Seuil

BALANDIER, G., 1971.- Sociologie actuelle de l'Afrique. Paris, PUF

CAPRON, J. ; KOHLER, J.M., 1975.- Les Migrations de travail mossi. ORSTOM

TODOROV, T., 1978.- Poétique de la prose. Paris, Seuil

SANOU, Z., 1980.- Migrations voltaïques et pathologie mentale. SPB

COLLON, H., 1976.- "Communication et folie" in Recherche Pédagogie et culture n° 25, 3-10 p.

ELERUS, E. J., 1978.- "Sarzan de Biraogo Diop" in Recherche Pédagogie et culture, n° 33, 50-63p.